

Coriolan Texte de Shakespeare, mise en scène de Robert Lepage

Parce que la nuit Texte et scénario de Dany Boudreault et Brigitte Haentjens, avec la collaboration de Céline Bonnier

Britannicus Texte de Racine, mise en scène de Florent Siaud

Gilbert David

Numéro 269, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91338ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

David, G. (2019). Compte rendu de [*Coriolan* Texte de Shakespeare, mise en scène de Robert Lepage / *Parce que la nuit* Texte et scénario de Dany Boudreault et Brigitte Haentjens, avec la collaboration de Céline Bonnier / *Britannicus* Texte de Racine, mise en scène de Florent Siaud]. *Spirale*, (269), 85–89.

Figures héroïques, inégales variations scéniques

CORIOLAN

TEXTE DE
SHAKESPEARE,
MISE EN SCÈNE DE
ROBERT LEPAGE

PARCE QUE LA NUIT

TEXTE ET SCÉNARIO DE
DANY BOUDREAU ET
BRIGITTE HAENTJENS,
AVEC LA COLLABORATION
DE CÉLINE BONNIER.

BRITANNICUS

TEXTE DE RACINE,
MISE EN SCÈNE DE
FLORENT SIAUD

Les héros et, parfois, les héroïnes ont la cote sur les grands et petits écrans à une époque que l'on dit pourtant désenchantée... Nos contemporains consomment jusqu'à plus soif les exploits d'êtres surhumains, dotés de pouvoirs extravagants qui les rendent capables, en toute bonne conscience manichéenne, de triompher du Mal à grands renforts d'effets spéciaux. Une telle exploitation hollywoodienne de l'héroïsme en dit long sur la demande compensatoire à laquelle se prête la fabrication en série de superhéros : la volonté de puissance que l'on exhibe ainsi fait craindre la perte d'un sens plus noble et plus incisif du sacrifice héroïque par un Nelson Mandela ou un Julian Assange. Me vient aussi en mémoire l'amère déclaration suivante : « *Malheureux le pays qui a besoin de héros* », attribuée par Brecht à Galilée, une fois qu'il eut abjuré sa théorie de l'héliocentrisme de la Terre devant le Saint-Office. L'héroïsme n'a pas déserté les plateaux de théâtre non plus, mais ses usages, à même des textes anciens ou non, soulèvent quelques questions à la fois transhistoriques et bien actuelles.



CORIOLAN OU LA TRAGÉDIE DE L'ORGUEIL... EN CINÉMASCOPE

Robert Lepage est, parmi les metteurs en scène du Québec, celui qui a le plus monté le théâtre de Shakespeare, pseudonyme de John Florio d'après l'ouvrage solidement documenté de Lamberto Tassinari (*Le Bord de l'eau*, 2016). Sa mise en scène de *Coriolan*, d'abord à l'affiche en version originale durant le Festival de Stratford à l'été 2018, puis reprise dans la traduction-adaptation alerte de Michel Garneau au Théâtre du Nouveau Monde en janvier 2019, est un spectacle qui fait la part belle à la scénographie, au sens où Lepage en met plein la vue : chaque scène de la pièce convoque un nouveau décor qui met à contribution projection en 3D et mobilier conséquent pour illustrer une tablée de banquet, une assemblée au Forum, une chambre, etc. Il n'est pas sûr que la débauche d'effets scéniques ait permis de vraiment dégager ce qu'à de tragique l'entêtement orgueilleux du héros – son *hubris* –, en déportant l'attention sur les changements à vue des décors que l'académisme en vogue exige de contemporanéiser à qui mieux mieux – j'en veux pour exemple le trajet en auto d'un Coriolan sous un ciel orageux et des trombes d'eau, en une surcharge météorologique de son désarroi d'exilé.

Cette tragédie, bien que centrée sur les choix successifs et les ambivalences du héros Marcius, qui devient Coriolan à la suite d'une victoire militaire au profit de Rome, est aussi un tableau de la complexité des enjeux politiques, alors que le peuple se plaint de la vie chère et de l'arrogance de la classe au pouvoir, d'abord soucieuse de ses privilèges. Devant la menace d'une guerre civile, Coriolan se présente en homme fort qui prétend préserver l'ordre public à n'importe quel prix, alors que le Sénat cherche une issue en

- P-86 CORIOLAN
Reda Guerinik (Aufidius)
et Alexandre Goyette (Coriolan).
Photo—Yves Renaud
- P-87 PARCE QUE LA NUIT
Martin Dubreuil, Leni Parker,
Céline Bonnier, Alex Bergeron,
Dany Boudreault et, à l'arrière-plan,
les musiciens Bernard Falaise et
Alexandre St-Onge.
Photo—Yanick Macdonald



accordant à des représentants du peuple une place dans l'arène politique. Coriolan, auréolé du succès de sa campagne contre les Volsques, ambitionne d'être élu consul en ignorant les conseils de sa mère Volumnia, qui le pousse à amadouer la plèbe par un discours conciliant et populiste. Peine perdue, Coriolan se montre intransigent et méprisant, si bien que non seulement il échoue à devenir consul, mais il irrite ses opposants au point que ceux-ci lui attribuent des visées tyranniques qui ont pour conséquence son bannissement. Parti rejoindre son ancien ennemi Aufidius (Reda Guerinek), chef des Volsques, Coriolan souhaite se venger en levant une expédition contre Rome; son ami Ménénus (Rémy Girard), puis sa mère (Anne-Marie Cadieux), sa femme (Ariane Bellavance-Fafard) et son jeune fils viennent en ambassade pour le dissuader de passer à l'acte; une fois convaincu d'abandonner son projet, Coriolan est aussitôt exécuté par son allié volsque, qui, sans autre procès, lui fait expier sa trahison.

Malgré mes réserves sur la surenchère cinématographique de cette production, quand même bien huilée, j'ai été surtout touché par l'énergie et la justesse du jeu d'Alexandre Goyette en Coriolan, qui transcende la représentation de bout en bout; il est rare qu'on puisse assister à l'émergence d'un acteur fait pour interpréter des rôles tragiques, et Goyette en a démontré toutes les aptitudes (prestance, énergie physique et vocale, intensité intérieure) au point d'espérer qu'on lui demande avant longtemps de défendre entre autres au théâtre des personnages

comme Œdipe, Macbeth ou Woyzeck. Parmi l'imposante distribution multiethnique et de bonne tenue, je retiens par ailleurs l'interprétation vibrante de Reda Guerinek en Aufidius et la force tranquille de Widemir Normil en Cominius. Mais, sans Alexandre Goyette, ce spectacle n'aurait pas eu sa raison d'être.

PARCE QUE LA NUIT: CÉLÉBRER PATTI SMITH EN HÉROÏNE DE L'UNDERGROUND

Avant d'assister à *Parce que la nuit*, je dois avouer à ma courte honte que je ne savais presque rien de la vie et de l'œuvre de la musicienne et poète américaine Patti Smith, née en 1946, alors que j'ai une assez bonne connaissance de plusieurs des contemporains qu'elle a fréquentés et aimés passionnément, notamment le photographe Robert Mapplethorpe (1946-1989) et l'acteur et dramaturge Sam Shepard (1943-2017), avec qui elle a écrit la pièce *Cowboy Mouth* en 1971. J'ai veillé alors à combler certaines de mes lacunes, sans chercher à prendre en compte exhaustivement une carrière riche de plusieurs albums – dont *Horses* (1975) et *Easter* (1978) – avec des musiciens du circuit underground, et qui comprend plusieurs publications de recueils de poèmes, et de *Just Kids* (2010), son autobiographie qui couvre les années 1960-1970, au plus fort de la contestation de l'*American way of life*. Fruit d'un travail de recherche étalé

sur deux ans, auquel ont contribué pour la trame textuelle Dany Boudreault et Brigitte Haentjens avec la collaboration de Céline Bonnier, *Parce que la nuit* est une production en forme de récital mise en scène par Brigitte Haentjens avec une distribution très relevée, qui aligne les comédiens déjà nommés ainsi qu'Alex Bergeron, Martin Dubreuil et Leni Parker. Hélas, le résultat, ma foi un peu longuet, m'a laissé plutôt perplexe.

Conçu comme une exploration du monde musical et littéraire de la grande prêtresse du *punk rock* new-yorkais, le spectacle peine à en restituer la charge subversive et l'engagement politique dont témoigne pourtant « *I Contain Multitudes* », l'excellent dossier éclaté qui est consacré à l'artiste et publié en complément de la production. On aura eu beau se placer ici sous les auspices des fameuses *Lettres du voyant* de Rimbaud, j'ai été bien en peine d'éprouver devant l'enfilade de chansons, de poèmes et de fragments autobiographiques de Patti Smith autre chose qu'une célébration bien timide et appliquée de la fureur, de la colère et de la quête d'illumination qui émanent de la vie de cette femme hors de l'ordinaire et qui méritaient certainement de créer un poème théâtral chauffé jusqu'à son point d'incandescence. Ce n'est certainement pas faute de matériaux à convoquer, tant l'œuvre se révèle d'une intensité et d'une abondance exceptionnelles. Je suis donc resté de glace devant ce récital, en dépit de mon profond respect pour ses artisans dont le talent n'est nullement en cause, et sans minimiser la prestation du trio de musiciens qui s'acquitte avec compétence de son mandat d'accompagnateurs, encore que laissé trop en retrait. Comment expliquer une telle demi-réussite? Peut-être les concepteurs se sont-ils contentés, en admirateurs transis devant leur idole, de mettre bout à bout, sur le mode lyrique, divers fragments prélevés dans le corpus de Patti Smith? Au final, on saisit mal pourquoi la démarche est demeurée si peu engagée dans l'établissement d'un rapport intime et global à notre époque, alors que ses dépositaires étaient bien les seuls en mesure d'en révéler le plein potentiel d'émancipation, voire de subversion.

BRITANNICUS OU LA REPRÉSENTATION SURLIGNÉE D'UNE TRAGÉDIE DE LA TOUTE-PUISSANCE

Le théâtre de Racine est rarement joué au Québec, d'où un niveau d'attente très élevé dès l'annonce d'une production de *Britannicus* dans la programmation 2018-2019 du Théâtre du Nouveau Monde. Qui plus est, le metteur en scène recruté pour l'occasion est Florent Siaud, lequel s'est taillé une réputation enviable et méritée pour ses productions au cours des dernières années, dont celles de *Quartett* d'Heiner Müller, de *4.48 Psychose* de Sarah Kane, d'*Illusions* et d'*Enivrés* d'Ivan Viripaeu, tous auteurs que l'on pourrait associer au courant dramaturgique de l'extrême contemporain. Or l'écriture de Racine n'est pas de la même eau sulfureuse, et la violence qui se manifeste pourtant dans ses tragédies trouve toujours à s'exercer par le biais d'une rhétorique que traverse une double équation qu'a épinglée Roland Barthes dans *Sur Racine* (Seuil, 1963): « *A a tout pouvoir sur B. A aime B, qui ne l'aime pas.* » Cela donne dans *Britannicus*: l'empereur Néron (Francis Ducharme) s'éprend de Junie (Evelyne Rompré), l'amante de Britannicus (Éric Robidoux), la fait enlever et la somme de rompre avec ce dernier si elle veut lui épargner d'être tué; Néron aime Junie, qui ne l'aime pas. Mais ce schéma commode cache en réalité un véritable nœud de vipères qui renvoie, d'une part, aux manœuvres d'une Agrippine (Sylvie Drapeau) qui voit son fils Néron échapper à son contrôle, et d'autre part, au double jeu de Narcisse (Marc Béland) qui feint de soutenir Britannicus alors qu'il est à la solde de Néron. Les fragiles amants Junie et Britannicus sont dès lors relégués au statut de monnaie d'échange dans le conflit central qui oppose Néron à Agrippine, véritables protagonistes d'une lutte à finir.

Face à une dramaturgie dont la substance dramatique est strictement langagière – car là « *Parler c'est faire* », rappelle encore Barthes en relayant d'Aubignac –, Florent Siaud opte pour une contextualisation modernisante qui plombe à mon sens



P-89 BRITANNICUS
Francis Ducharme (Néron)
et Éric Robidoux (Britannicus).
Photo—Yves Renaud

ce qu'a de spécifique l'entreprise racinienne en tant que spectacle de l'échec d'une « parole » capable d'ouvrir sur une solution. Malgré tous ses efforts, Agrippine ne convainc jamais Néron de renoncer à « se » choisir envers et contre tous et, en conséquence, de se faire monstre. Au lieu de quoi, on assiste à un Néron qui sort d'une piscine pour aller se servir un whisky comme un vulgaire baron d'industrie et qui, en présence de Junie, sa captive, lui propose de trinquer ensemble comme si de rien n'était. Ici et là en cours de pièce, Agrippine et, plus tard, Néron fument une cigarette : on aura compris la symbolique souterrainement généalogique... Agrippine fait ses entrées depuis la salle et y retourne à la toute fin : on doit savoir, mais le sait-on assez, qu'elle n'a plus sa place au palais. Lors du banquet de réconciliation entre Britannicus et Néron, ces derniers y vont d'une danse frénétique dont on appréciera sans peine les connotations subliminales. Après avoir supprimé son rival, Néron vient pavoiser en tenue de ville effrontément blanche, en se parant d'une gestuelle de dandy qui laisse peu de doute sur la perversité qu'on attribue au monsieur. À cet attirail de mauvais sémiologue, s'ajoute une ambiance sonore éthérée et des effets lumineux d'une sensualité métallique, sans oublier cet ingénieux module suspendu puis distendu qui menace ou encadre de sa redoutable fatalité si décorative les pauvres créatures, toutes atteintes de *bougisme*, qui s'égosillent pour débiter à toute allure leurs alexandrins. Et voilà : ainsi va la tragédie qu'à la fin elle se vide !

Sans doute faudrait-il souligner l'interprétation de plusieurs comédiens, au premier chef Sylvie Drapeau et Marc Béland, dont la diction et la présence portent la marque d'une intelligence sensible au sein de ce ballet de cour insensé. Mais comment souscrire à un tel étalage d'artifices qui distraient de l'essentiel ? Racine, j'en ai bien peur, devra attendre encore des décennies avant de retrouver le chemin d'une scène mieux inspirée au Québec.

CORIOLAN

Tragédie de Shakespeare, traduction et adaptation de Michel Garneau—mise en scène de Robert Lepage— conception et direction de création de Steve Blanchet—co-conception du décor et des accessoires d'Ariane Sauvée—conception des éclairages de Laurent Routhier—costumes de Mara Gottler—musique et conception sonore d'Antoine Bédard—conception des images de Pedro Pires. Avec Alexandre Goyette, Anne-Marie Cadieux, Rémy Girard, Reda Guerlinik, Widemir Normil et 12 autres comédiens—Production originale du Festival Stratford 2018, créée en collaboration avec Ex Machina; production du Théâtre du Nouveau Monde, du 15 janvier au 18 février 2019.

PARCE QUE LA NUIT

Texte de Dany Boudreault et Brigitte Haentjens, en collaboration avec Céline Bonnier—mise en scène de Brigitte Haentjens, assistée par Alexandra Sutto—dramaturgie d'Andréane Roy—scénographie d'Anick La Bissonnière—lumière de Martin Sirois—costumes de Julie Charland et Yso—direction musicale de Bernard Falaise—vidéo de Lionel Arnould—Une coproduction d'Espace Go, Sibyllines et Théâtre français du CNA, à l'Espace Go, du 5 au 31 mars 2019.

BRITANNICUS

Texte de Racine—mise en scène de Florent Siaud, assisté par Alexandra Sutto—Evelyne de la Chenelière, conseillère dramaturgique—décor de Romain Fabre— éclairages de Nicolas Descôteaux—costumes de Jean-Daniel Vuillermoz—conception sonore de Julien Éclanchier—conception vidéo de David B. Ricard—Avec Marc Béland, Sylvie Drapeau, Francis Ducharme, Maxim Gaudette, Marie-France Lambert, Éric Robidoux et Evelyne Rompré—Une production du Théâtre du Nouveau Monde, en collaboration avec Les songes turbulents, compagnie de création, du 26 mars au 20 avril 2019.